

EXERCICE DE L'ADIEU - une lecture de Paul Gellings

Une belle recension parue dans le numéro 77 de la Revue Littéraire (mars-avril 2019) pour : Exercice de l'adieu, de Jean Pierre Vidal, Le Silence qui roule, 2018, 125 p., 15€.

Exercice de l'adieu

La pensée à l'état pur, pourvu qu'elle soit bien exprimée (mais pourrait-elle jamais se passer d'une élégante expression ?) amène nécessairement la poésie, la véritable, le secret de toute littérature digne de ce nom. À travers les lignes d'un beau texte on entend toujours une voix émergeant de profondeurs indicibles qui cependant se disent et se lisent, et dont le reflet apparaît sous le mouvement d'une plume parfaitement maîtrisée. Tel est le cas d'*Exercice de l'adieu*, le dernier ouvrage de Jean Pierre Vidal, où des images fort évocatrices et des réflexions confinant souvent à l'aphorisme forment une heureuse harmonie.

Le poète y chante sa prise de conscience d'un « éternel provisoire » n'excluant ni la beauté ni le bien ni le désir - ce dernier fut-il voisin de l'adultère et finalement du meurtre, ces deux grands crimes qui constituent précisément les thèmes majeurs de *La peau douce* de François Truffaut. Selon Vidal c'est le meilleur film de celui-ci, « une parfaite réussite », et ce, à cause de cette exactitude humaine, qui se moque de la morale. »

Nulle morale donc ici, aucune leçon à suivre ; s'affirme au contraire un projet aussi contemplatif que lyrique, une introspection sans nombrilisme, des sentiments sans sentimentalisme, une claire raison dénuée des froideurs de l'intellect. On aurait envie de citer l'ouvrage tout entier afin de priser encore et encore le lyrisme sur lequel il est bâti, lyrisme aboutissant même à un moment donné à des vers au sens classique. Telle cette strophe où un érotisme poignant est accompagné d'un mysticisme insaisissable :

La douce femme ne peut empêcher

les mains de saisir les parties de son corps

la morcelant hors de l'amour

oh comme les lourds trésors des femmes

sont

faciles à profaner !

si vite qu'il

n'y a plus rien à défendre

alors le regard fixe, très haut,

ce qui ne peut s'atteindre

Lignes étonnantes : peut-on faire l'amour hors de l'amour ? Profaner ce qui, par définition, est déjà foncièrement profane ? Aspirer à un plaisir situé au-delà de la jouissance ? À cela la poésie - et en particulier celle élaborée par Jean Pierre Vidal dans ce superbe recueil - répond. Elle nous dit en effet que, dans l'instant, tout est possible, à condition de savoir se saisir de ce même instant en accomplissant « simplement un dessin du monde. »

On ne saura s'y tromper : c'est ainsi qu'il convient de s'exercer dans le domaine de l'adieu, la fragilité de notre condition humaine nous limitant cruellement dans le temps, s'il en est. « *Las ! le temps, non, mais nous nous en allons, / Et tôt serons étendus sous la lame* », dit Ronsard dans un *carpe diem* amoureux à la fois sombre et encourageant dont, de nos jours, on entend encore l'écho se propager tout au long de ce précieux recueil.

Force est donc, à bien lire Jean Pierre Vidal, d'avoir soin que la mort ne nous prenne pas au dépourvu et de chercher non à nous y opposer mais à nous y préparer à l'aide d'une résignation paradoxalement énergique, comme l'expose ce passage :

Égoïsme que de n'accepter ni notre propre mort corporelle, ni la disparition de ceux que nous aimons. Le lâcher prise devrait commencer et finir ici : accepter de ne pas retenir ce qui nous est prêté et non donné. L'impermanence de notre condition est la seule chose à épouser.

Réflexion caractéristique de la pensée centrale du livre qui, de page en page, nous convie à célébrer cette essence existentielle et incontournable qu'est l'adieu. Une fête de famille, en somme, qui prendra fatalement fin un jour.

Paul Gellings

Article paru dans LA REVUE LITTÉRAIRE N°77, mars-avril 2019